

BENOÎT DUTEURTRE

LE GRAND
RAFRAÎCHISSEMENT

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

- L'AMOUREUX MALGRÉ LUI, *roman*, 1989 (« L'Infini »).
- TOUT DOIT DISPARAÎTRE, *roman*, 1992 (« L'Infini » ; « Folio », n° 3800).
- GAÏETÉ PARISIENNE, *roman*, 1996 (« Folio », n° 3136).
- DRÔLE DE TEMPS, *nouvelles*, 1997. Prix de la Nouvelle de l'Académie française (« Folio », n° 3472). *Avant-propos de Milan Kundera*.
- LES MALENTENDUS, *roman*, 1999 (« Folio », n° 4937).
- LE VOYAGE EN FRANCE, *roman*, 2001. Prix Médicis (« Folio », n° 3901).
- SERVICE CLIENTÈLE, *roman bref*, 2003 (« Folio », n° 4153).
- LA REBELLE, *roman*, 2004.
- LES PIEDS DANS L'EAU, *roman*, 2008 (« Folio », n° 5037).
- L'ÉTÉ 76, *roman*, 2011 (« Folio », n° 5577).
- L'ORDINATEUR DU PARADIS, *roman*, 2014 (« Folio », n° 6171).
- LIVRE POUR ADULTES, *roman*, 2016 (« Folio », n° 6466).
- EN MARCHÉ !, *conte philosophique*, 2018 (« Folio », n° 6765).
- MA VIE EXTRAORDINAIRE, *roman*, 2021 (« Folio », n° 7181).

Aux Éditions Fayard

- LA PETITE FILLE ET LA CIGARETTE, *roman*, 2005 (« Folio », n° 4510).
- CHEMINS DE FER, *roman*, 2006 (« Folio », n° 4774).
- LA CITÉ HEUREUSE, *roman*, 2007.
- L'OPÉRETTE EN FRANCE, *essai illustré*, nouvelle édition, 2009 (1^{re} éd., Le Seuil, 1997).
- LE RETOUR DU GÉNÉRAL, *roman*, 2010 (« Folio », n° 5384).
- À NOUS DEUX, PARIS !, *roman*, 2012 (« Folio », n° 5690).
- POLÉMIQUES, *essai*, 2013.
- POURQUOI JE PRÉFÈRE RESTER CHEZ MOI, *essai*, 2017.
- LA MORT DE FERNAND OCHSÉ, *récit*, 2018.
- LES DENTS DE LA MAIRE, *récit*, 2020.
- DÉNONCEZ-VOUS LES UNS LES AUTRES, *roman*, 2022.

Suite des œuvres de Benoît Duteurtre en fin de volume

LE GRAND RAFRAÎCHISSEMENT

BENOÎT DUTEURTRE

LE GRAND
RAFRAÎCHISSEMENT

roman

nrf

GALLIMARD

Le climat tempéré

Quand les bonnes nouvelles se confirmèrent, au cours de la deuxième année, la population fut soulevée par une soudaine euphorie. Les pluies de printemps et d'automne provoquèrent des manifestations spontanées, prenant parfois l'allure de célébrations mystiques. Informés que, durant plusieurs semaines, des ondées fines et régulières allaient rafraîchir des régions longtemps asséchées, les plus enthousiastes se rassemblèrent dans des campements près des lacs et des rivières. Certains cours d'eau quasi disparus au fil d'étés trop secs se remplissaient à nouveau d'un courant généreux et les pèlerins organisaient de longues marches sous l'ondée. Humant les parfums de la terre à travers les chemins et les bois, ils se laissaient tremper de la tête aux pieds en poussant des cris de remerciement : « Gloire à l'eau du ciel ! », « Nous sommes les enfants de la pluie ». Un portail Internet intitulé *La Pluie* devint en quelques semaines le plus fréquenté du Web, inspirant quantité de sites et de magazines : *Pluies de Flandre*, *L'Allemagne et la pluie*, *Catalogne pluvieuse*, *Histoires de pluie*... Partout des passionnés filmaient les gouttes enchantées sous toutes les

lumières. Chacun se le rappelait soudain : l'eau était la mère de l'humanité. Mais, après s'être comportée pendant plusieurs années comme une mère sévère, sèche, pingre, distribuant goutte à goutte ce liquide devenu presque introuvable, c'était maintenant une mère généreuse, dont la manne se déversait abondamment comme la jarre du Verseau.

On se réjouissait, certes, des belles périodes ensoleillées qui, régulièrement, suivaient les séquences humides. La nature gorgée d'eau s'épanouissait comme jamais, les arbres fleurissaient, les champs verdissaient, les plantes poussaient avec une vigueur qu'on avait crue depuis longtemps réservée à la culture en serres. Mais le soleil faisait encore peur et chacun craignait qu'il ne se fixe à nouveau sur le pays durant des mois où le cauchemar recommencerait, où les sols se fendraient, où les fleuves se transformeraient en ruisseaux étiés, où chacun survivrait péniblement sous le cagnard. Le souvenir demeurait vif et cruel de ces années où la Méditerranée ressemblait à une bouilloire, tandis que les humains et nombre d'espèces marines se déplaçaient massivement vers les rivages du Nord, eux-mêmes de plus en plus arides. Nul ne voulait plus endurer de telles épreuves ; c'est pourquoi les journalistes chargés des prévisions climatiques annonçaient désormais avec de larges sourires « l'arrivée d'une prochaine dépression » qui allait « durablement s'installer sur le pays », confirmant qu'il se passait bien quelque chose d'extraordinaire après ces années de catastrophe.

Je me rappelle moi-même avec quel bonheur j'allai passer, dans mon village montagnard, le troisième hiver du

Rafrâichissement et comment je vis tomber, dès le début décembre, une neige abondante qui engloutit la vallée. Contrairement aux giboulées auxquelles on s'était habitué ces dernières décennies, presque toujours accompagnées d'un redoux et d'une fonte rapide, les premières chutes furent suivies d'une longue période de gel, comme on n'en connaissait plus depuis les années 1960. Chaque nouvelle averse blanche venait renforcer le manteau neigeux qui, en janvier, dépassait deux mètres de chaque côté de la route. On roulait entre ces murailles glacées comme sur une piste de bobsleigh. La population montagnarde s'était vite adaptée en ranimant ses cuisinières à bois, fourneaux et cheminées, désaffectés depuis qu'une réglementation en avait interdit l'usage pour limiter l'émission de CO₂. Impérative dans le contexte du réchauffement général, cette disposition semblait perdre toute justification alors que les nouveaux événements climatiques incitaient plutôt à puiser dans les forêts avoisnantes une abondante source d'énergie naturelle et à empiler – comme autrefois – les précieux tas de bois qui permettraient d'attendre le retour des beaux jours.

Dans les manuels scolaires de mon enfance, le programme de géographie commençait par la description des quatre saisons, caractéristiques du climat européen, et tout spécialement français. Sur un ton patriotique, prompt à célébrer « la plus grande variété de paysages au monde », ces ouvrages soulignaient notre chance de vivre dans un climat « tempéré ». Et c'était aussi dans une société bien tempérée – autrement dit légèrement ennuyeuse, mais équilibrée – que nos existences semblaient devoir se dérouler, de l'école à la retraite, au

sein d'une nation prospère, sous la protection d'une administration attentive.

Dès le dernier quart du ^{xx}e siècle, pourtant, tout avait commencé à se dérégler : crises économiques, chômage de masse, retour des épidémies, déclin des services sociaux, violence communautaire, barbarie religieuse... Le bouleversement climatique avait suivi. Nous foncions droit dans le mur sans véritable espoir – sauf celui de survivre à la catastrophe en préservant quelques-uns des plaisirs qui avaient agrémenté nos vies mais qu'on nous pressait désormais d'oublier : le droit de rire de tout, l'envie de manger de la viande, le goût de séduire les femmes, la joie de conduire une voiture rapide ou de dévaler quelques pentes enneigées. Tout semblait déjà perdu quand ces grands événements sont venus remettre le monde à l'heure, comme si un souffle de sagesse balayait la surface du globe pour *tempérer* à nouveau les saisons, mais aussi les esprits.

Je ne me souviens plus exactement quand ni comment les premiers indices du Rafrâichissement me sont apparus. Je me rappelle surtout ces heures sombres durant lesquelles la conviction d'atteindre le pire se mêlait, quelquefois, à l'espoir que tout puisse encore changer. Je venais d'avoir soixante ans. Je râlais pour un rien, gaspillant mon énergie, partagé entre une exaspération permanente envers cette société opprimente et les bonheurs fugaces de ma condition humaine. J'écrivais des comédies, mêlant le réel et l'imaginaire, pour tenter d'échapper à la monotonie des choses... jusqu'à ces jours où mes histoires extravagantes et le mouvement du monde ont commencé à se ressembler.

Mes instincts de flic
(carnet de l'auteur)

Geste citoyen

— Savez-vous combien de tonnes de déchets produit chaque jour une ville comme Paris ?

Formulée avec douceur, mais sur un ton de reproche, cette question provenait du local poubelles. Après une matinée d'écriture, je descendais l'escalier et m'apprêtais à jeter mon sac en plastique à liens coulissants quand j'ai découvert cette scène par la porte entrouverte : Mélodie, ma voisine du cinquième, sermonnait en vain la vieille dame du troisième. En pantoufles et robe de chambre, celle-ci venait de se faire surprendre en train de jeter ses épiluchures dans la poubelle jaune :

— Regardez bien les couvercles, madame Génisson : les bouteilles vont dans la poubelle rouge, les denrées périssables dans la poubelle verte et les emballages dans la poubelle jaune.

La vieille dame a grogné :

— La verte, elle est toujours pleine !

La locataire du cinquième en appelait à d'autres urgences :

— Il faut protéger la planète, madame Génisson ! Si vous ne le faites pas pour vous, pensez-y pour vos enfants.

— J'ai pas d'enfants, a grogné la vieille.

Renonçant à insister davantage, Mélodie est sortie du local poubelles et m'a pris à témoin :

— C'est pourtant simple, un geste citoyen !

Puis elle s'est dirigée vers sa bicyclette attachée dans l'entrée, un panier d'osier sur le porte-bagages ; et elle a quitté l'immeuble, pleine d'énergie verte, tandis que Mme Génisson s'approchait en traînant les pieds et me regardait de ses petits yeux cruels :

— Paraît qu'ils remélangent tout, après !

Ma discothèque dans les nuages

J'habite au deuxième étage depuis trente-cinq ans. C'est là que je m'efforce d'écrire, chaque matin, entre les murs de livres et les murs de disques.

Ma discothèque fut longtemps une passion et un objet de fierté. Elle est devenue un tourment. En quelques années, cette accumulation de merveilles a pris le poids d'un lourd fardeau. Mon neveu m'en a fait prendre conscience, voici déjà presque une décennie. Il arrivait à Paris pour ses études et je l'avais invité à prendre un verre, heureux de lui montrer ce logis plein de tableaux, d'ouvrages reliés, de trésors musicaux. Arthur n'avait pas manqué, d'ailleurs, de me faire plaisir en admirant les dessins de Sempé, puis en apercevant la Seine par la fenêtre du salon. Mais lorsqu'il avait découvert ma salle de musique aux rayonnages couverts de 78-tours introu-

vables, de 33-tours des années 1950, d'albums stéréo des années 1970, sans oublier trois mille CD rassemblant tous les répertoires possibles ; et quand j'avais pensé l'impressionner en lui faisant découvrir ces albums originaux des Who, de Pink Floyd, de James Brown et de John Eliot Gardiner... bref, quand je lui avais montré cette collection qui, ma vie durant, avait mobilisé tant d'enthousiasme, d'efforts et d'argent, il avait écarquillé les yeux, ouvert grand la bouche. Puis, enfin, cherchant à résumer son impression, il s'était exclamé :

— Sais-tu que tout ça pourrait tenir dans le Cloud ?

Après une brève hésitation, il avait ajouté comme un ami bienveillant :

— Tu gagnerais de la place.

Le silence était retombé. Il m'avait fallu plusieurs secondes pour me répéter intérieurement sa phrase et prendre conscience que ce n'était pas un compliment. Elle soulignait plutôt quelque chose d'absurde, comme le fait d'accumuler dans un appartement déjà surchargé de ces milliers d'objets dont le contenu, effectivement, aurait pu tenir sur quelques disques durs... ou, mieux encore, dans le ciel de la mémoire virtuelle, disponible en tout lieu et à tout instant. Il pointait le doigt sur le non-sens que revêtaient désormais certaines passions propres aux personnes de ma génération ; ceux qui, comme moi, avaient consacré leurs économies à acquérir lentement des disques, des films, des livres dont n'importe quel internaute un peu doué savait désormais télécharger le contenu intégral.

J'aurais pu lui opposer de solides contre-arguments. Notamment le fait qu'une rigoureuse copie de ces vinyles,

conservant la qualité acoustique sans aucune compression, ne serait pas une petite affaire et que certains de ces enregistrements, particulièrement rares, n'avaient jamais été numérisés, ou du moins n'étaient pas en circulation sur Internet. Enfin, l'idée qu'un disque n'était pas seulement une suite de fichiers sonores, mais un objet artistique, illustré, doté d'un livret éclairant son contenu. Autant d'éléments qui figuraient rarement dans le flux numérique et faisaient l'intérêt des supports d'autrefois.

Bref, sa formule lapidaire était contestable. Elle avait néanmoins produit une petite déchirure qui allait s'élargir. Car Arthur, par cette remarque, pointait une réalité nouvelle que j'avais déjà ressentie. Après avoir constitué amoureusement cette discothèque pendant quarante années ; après l'avoir fait découvrir à d'autres amateurs ; après avoir acquis des lecteurs des différentes époques (un phono à manivelle, un pick-up Teppaz, une platine hi-fi de haute précision, des lecteurs numériques) ; après avoir en somme parachevé mon œuvre, j'avais commencé moi-même à la délaisser. Je m'en étais à peine aperçu, mais, tandis que le Web occupait une place croissante dans nos vies, mes propres habitudes changeaient. Lorsque j'avais envie d'écouter un morceau, je me contentais désormais de taper les mots clés qui me permettaient de le retrouver en quelques clics ; puis je l'écoutais sur mon ordinateur relié à deux enceintes. Il m'arrivait encore parfois d'aller rechercher un précieux vinyle ; et je me félicitais de le posséder, puis de le réécouter sur une vieille platine et d'entendre la pointe labourer le sillon avec cette présence qui manquait au son numérique. Mais ce n'étaient plus là que de rares exceptions.

J'avais alors commencé à vendre quelques albums : ceux que je n'écoutais jamais et qui, effectivement, me prenaient bien trop de place. Je m'étais ainsi assuré de petites rentrées d'argent qui n'avaient guère duré car le marché des occasions s'effondrait lui-même. Les CD, que je possédais en quantité, *ne valaient plus rien*. Les soldeurs n'en voulaient pas. Seuls quelques vieux 33-tours étaient encore recherchés par les collectionneurs. Tous les mélomanes migraient vers le flux numérique. Ainsi, cette collection qui, quelques décennies plus tôt, représentait le trésor d'une vie, le fruit d'années de travail et d'économies, n'était plus qu'une masse d'objets embarrassants.

Et que dire de cette immense bibliothèque où se côtoient sur des rayonnages mes auteurs chéris, les classiques et les modernes, les livres de mes amis, les livres qu'on m'envoie, des encyclopédies sur tout et rien remplacées depuis longtemps par les bons offices de Google et de Wikipédia ? Le maniement des liseuses présente encore certaines limites et je préfère toujours les pages annotées de mes vieux volumes. Mais, autant l'avouer, la plupart de ces ouvrages ne font que m'envahir, malgré les allègements que j'opère pour un bouquiniste... qui ne vient plus, n'en veut plus, car il possède lui-même beaucoup trop de volumes qui n'intéressent personne. Ils continuent donc à squatter mes murs et à se couvrir de poussière pour me punir d'avoir cru, jeune homme, que la vie ne saurait avoir d'aussi noble but que de constituer *une belle bibliothèque*. Les trésors d'une génération sont la poubelle de la suivante. Ce qui me conduit à réfléchir à la conception même de cet appartement : où je pourrais

éliminer tout ce qui est numérisable ; récupérer quelques précieux mètres carrés pour aménager une grande salle de bains ou une salle de sport, et devenir vraiment moderne en réponse à la remarque d'Arthur.

Sortie quotidienne

Une promenade quotidienne rythme mes après-midi. Le plus souvent après la sieste, je m'habille pour sortir, vêtu et chaussé selon le temps, puis je m'en vais le long des rues. Je reprends quelquefois mes itinéraires favoris : comme le tour de l'île Saint-Louis où j'aime observer les bandes de canards et les nobles hôtels alignés au-dessus du fleuve ; il m'arrive aussi de prendre le métro pour m'égayer dans un quartier inconnu. Ces sorties comportent une part sportive, quand je progresse au cœur des embarras de Paris (barrières, ornières, véhicules dangereux...). Elles incluent presque toujours une halte contemplative quand, avant de rentrer, je m'assieds sur un banc dans un jardin public ou que je m'appuie sur le parapet d'un pont. Je regarde vers l'ouest d'autres ponts, plus lointains et plus flous, dont les arches s'entrecoupent au milieu de la ville. Les péniches semblent valser dans les miroitements du fleuve. Mais je peux également me tourner vers l'est où la ligne bourgeoise du pont Louis-Philippe répond aux vieilles arches de pierre du pont Marie – le plus ancien de tous, planté sur ce bras de Seine où affleurent des cailloux et des algues, comme dans une rivière de campagne.

Sur le pont de l'Archevêché, les amoureux du monde

entier se font photographier devant Notre-Dame – hier dans un rideau de verdure, aujourd’hui devant les échafaudages du chantier de restauration. Chaque fois que je passe ici, je me rappelle la cathédrale en feu, le soir de l’incendie. Je venais de faire mes courses et je rentrais chez moi quand j’ai découvert les hautes flammes qui grandissaient autour de la flèche sous les yeux des touristes médusés. Mais, au lieu de m’interrompre devant cette vision terrible, je me suis mis à courir pour arriver avant que la police ne boucle les environs. Je connais les procédures et les périmètres de sécurité, plus encore sur cette île pleine d’administrations et de monuments. Pour un procès exceptionnel, une visite de chef d’État, tout le secteur devient inaccessible et, parfois même, les habitants sont empêchés de regagner leur domicile.

Récemment, un agent a voulu m’interdire ma propre rue à cause d’une valise sur le parvis de la cathédrale. L’habituel ruban de plastique rouge et blanc était tendu en travers de la chaussée, mince et infranchissable, gardé par le policier qui ne voulait rien entendre :

— J’habite juste derrière, monsieur, regardez mes papiers.

— Désolé, ce n’est pas possible.

J’ai aligné tous les arguments, sans aucun effet, jusqu’à ce que l’opération se termine et que je puisse enfin retrouver mes pénates.

Le soir de l’incendie, je suis arrivé juste à temps pour fermer mes portes à double tour. Une demi-heure plus tard, la police tambourinait à tous les étages en hurlant que le quartier allait « s’effondrer » et que les habitants devaient tous évacuer. Je demeure pourtant assez loin de

la cathédrale et notre immeuble ne risquait rien, mais les périmètres de sécurité semblent toujours plus vastes. Je suis resté là, toute la nuit, terré comme un clandestin pendant que les forces de l'ordre conduisaient mes voisins vers un gymnase où les attendait une « cellule d'assistance psychologique ».

Un voisin insupportable

Je ressens parfois d'étranges pulsions, comme si j'étais chargé de rétablir l'ordre. Voyant un cycliste débouler sur le trottoir, incivique et méprisant, je m'écrie d'une voix forte : « Vous n'avez rien à faire ici ! Le vélo, c'est sur la chaussée. » Pour un peu, je le prierais de descendre de son véhicule. Mais je n'ai pas ce pouvoir, et l'insolent me double en pointant un doigt vers le haut. Ou il m'adresse une insulte, illustrant ce lamentable réflexe qui consiste, lorsqu'on a tort, à hausser le ton plutôt qu'à s'excuser. Juché sur ses deux roues, persuadé de sauver la planète, il n'a jamais assez de place. Non content d'avoir imposé ses pistes cyclables, larges comme des autoroutes, il préfère slalomer parmi les piétons parce que, sans doute, il s'y sent plus en sécurité – quitte à gâcher la promenade de ceux qui n'aiment guère être frôlés, doublés, gênés par des bicyclettes. Parfois j'essaie de me mettre en travers. Je balaie le trottoir dans toute sa largeur pour contraindre le cycliste à s'arrêter. J'aime le voir penaud. Mais ce serait mieux encore si je pouvais sortir une carte de police que je pointerais devant ses yeux en précisant : « Infraction au

Code de la route, refus d'obtempérer. Vos papiers, s'il vous plaît ! »

D'une mauvaise humeur à l'autre, je fulmine contre quiconque me fait perdre un temps précieux. À la boulangerie, mon impatience est à son comble derrière cette femme qui hésite sur sa commande, puis sort lentement un sac pour y ranger ses provisions avant de chercher, dans un autre sac, le porte-monnaie qu'une personne avisée (comme moi) aurait préparé d'avance. Je ne puis invoquer la loi, mais du moins la bienséance. Et je ne suis pas loin de haïr cette vendeuse qui, au lieu de prêter main-forte à sa collègue, continue à ranger tranquillement des petits gâteaux. Est-ce le patron qui leur ordonne de maintenir à la caisse un « flux tendu » ? Tous ces comportements qui entravent le cours du temps m'inspirent des bordées d'insultes prononcées à mi-voix : « salope », « grosse pute »... Il arrive alors qu'une autre personne dans la file d'attente, placée juste devant ou derrière moi, entende mes jurons et s'agace à son tour en se retournant :

— Monsieur, s'il vous plaît, taisez-vous, c'est très désagréable.

J'espérais une marque de solidarité, mais c'est le contraire et je crois bon de préciser :

— Ce n'est pas à vous que je m'adresse.

— Peu importe, c'est très désagréable, vous êtes horrible !

Sans doute a-t-elle raison, mais ça ne changera rien. Je suis impatient et ma colère passera sitôt le problème réglé. Me retrouvant sur le trottoir face à cette « grosse

pute » qui m'a fait perdre mon temps à la caisse, je lui adresserai un charmant sourire.

Dans ma rue, également, j'entends faire respecter certaines règles. Si un camion frigorifique s'attarde trop longtemps sous mon balcon, pour sa livraison au restaurant du rez-de-chaussée, je descends en robe de chambre sur le trottoir et prie le chauffeur de couper son bruyant moteur. Hébété, il me regarde et m'assure que le moteur est indispensable pour alimenter la réfrigération. Mais je ne désarme pas et lui rétorque :

— Il faut trouver une solution. Vous ne pouvez pas imposer ça aux gens. Vous devriez utiliser un camion plus petit.

Je réorganise les transports routiers, le commerce d'alimentation. Et je ne me décourage pas davantage lorsqu'un musicien de rue, à cinquante mètres de chez moi, pose son ampli puis entonne d'une voix braillarde un refrain en anglais. À peine a-t-il fini sa chanson que je suis là, devant lui, contraint de jouer le rôle de la puissance publique. La musique de rue est proscrite par la loi sauf autorisation, mais la police a d'autres choses à faire et la mairie adore les carnivals de rue. Me voilà donc contraint de veiller sur la tranquillité de ce quartier Notre-Dame où les musiciens venus du monde entier envahissent l'espace sonore, interdisant le calme nécessaire à nos vies. Pourtant, le simple fait d'habiter ici me désigne comme un privilégié. Un type qui descend d'un bel immeuble sur la Seine et s'approche d'un manant pour interrompre sa rengaine passe immédiatement pour un salaud. Je le perçois dans le regard des touristes en extase qui écoutent ce chanteur égrener sa pop amer-

BENOÎT DUTEURTRE

Le Grand Rafraîchissement

« Après des années de chaos climatique, de canicules, de sécheresses et de tempêtes auxquels chacun s'était habitué comme à un destin fatal, plusieurs météorologues, à travers le monde, firent simultanément la même observation. La plupart ne prêtèrent d'abord qu'une vague attention à ces relevés fragmentaires qui allaient pourtant se confirmer au fil des mois et qui, tous, convergeaient vers une même constatation : la tendance inexorable au réchauffement de la planète semblait provisoirement interrompue. Après s'être stabilisées depuis environ deux ans, les températures moyennes avaient même amorcé un indéniable mouvement vers le bas. »

Plusieurs histoires se croisent dans cette fantaisie romanesque. Une femme BCBG est condamnée à des travaux d'intérêt général dans une cité sensible. Un homme assiste, impuissant, à l'effondrement de son épouse. Un auteur fulmine contre son époque et imagine des fictions... qui vont toutes se rejoindre lors du Grand Rafraîchissement.

Satiriste de la vie postmoderne (Gaieté parisienne, La petite fille et la cigarette, L'ordinateur du paradis), Benoît Duteurtre est aussi l'auteur de romans autobiographiques (Les pieds dans l'eau, Livre pour adultes, Ma vie extraordinaire).



Le Grand Rafraîchissement

Benoît Duteurtre

Cette édition électronique du livre
Le Grand Rafraîchissement de Benoît Duteurtre
a été réalisée le 10 janvier 2024 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072942426 – Numéro d'édition : 379964).
Code produit : U37923 – ISBN : 9782072942433.
Numéro d'édition : 379965.